Dubéros, Raymond

Propagande syndicale

[S.l.]

[1907?]

97-84278-14
MASTER NEGATIVE #

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DIVISION

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

ORIGINAL MATERIAL AS FILMED - EXISTING BIBLIOGRAPHIC RECORD

331.8
Z
v.6

Dubéros, Raymond
Propagande syndicale; la tuberculose, mal de misère, ed. par l'Union des syndicats du Departement de la Seine... Paris [1907?]
cover title, 16 p. 17 cm in 20 cm.

Signed: Raymond Dubéros.
Volume of pamphlets

22348

Only ed

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 9:1 IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

DATE FILMED: 12-9-97 INITIALS: PB

TRACKING # : 30050

FILMED BY PRESERVATION RESOURCES, BETHLEHEM, PA.

PROPAGANDE SYNDICALE

La Tuberculose
Mal de Misère

EDITÉE
PAR
L'UNION DES SYNDICATS
DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

Prix : 5 centimes



SIÈGE SOCIAL :
BOURSE DU TRAVAIL
3, Rue du Château-d'Eau
PARIS



La Tuberculose

Mal de Misère

La Tuberculose est universellement répandue et les travailleurs du monde entier paient un lourd tribut à cette terrible affection.

C'est surtout parce que les travailleurs en sont le plus cruellement atteints que l'Union des Syndicats du département de la Seine a cru devoir établir, dans ce petit opuscule, les causes et les responsabilités de la propagation de la Tuberculose, et cela afin que les intéressés puissent efficacement se défendre.

La Tuberculose est-elle contagieuse ?

Tous les médecins, tous ceux qui ont consacré particulièrement leurs études, leurs expériences, à la Tuberculose, s'accordent à reconnaître qu'elle est contagieuse ; ils ajoutent, que la propagation ne s'effectue pas par l'haleine du phtisique : l'air qu'il expire ne contenant pas de germes, c'est le crachat expectoré par lui, puis desséché et réduit en poussière, qui est presque toujours l'agent de contagion.

Cette poussière, provenant du crachat desséché et à laquelle se trouvent mêlés des

milliers de bacilles, se répand dans l'atmosphère, pénètre dans les voies respiratoires et vient infecter les bronches et les poumons.

« *Le bacille de Koch, dit le docteur Vidal, existe partout, il foisonne dans l'air, dans la terre et dans les eaux.*

« *Des milliers d'expériences le démontrent.*

« *Il existe même dans notre bouche, sur notre peau, comme tous les micro-organismes, d'ailleurs.* (1). »

Ainsi, il est avéré que, tous, sans exception aucune, nous vivons dans un milieu où abondent les germes de la Tuberculose; par conséquent, à tout moment nous respirons de ces germes terriblement nocifs.

Mais, il ne s'en suit pas, fatalement, que tout bacille aspiré doive contaminer nos poumons.

Il faut pour cela, qu'il trouve un terrain de culture favorable à son développement.

Autre question : La Tuberculose est-elle guérissable ?

Au cours d'études sur des cadavres de vieillards morts, à Bicêtre, d'autres maladies que la Tuberculose, le docteur Natalis Guillot avait constaté que 60 0/0 d'entre eux montraient des lésions Tuberculeuses avérées, et dont quelques-unes avaient dû être très graves, mais qui étaient en voie de cicatrisation, ou même cicatrisées.

(1) Docteur Ch. Vidal (*La Médication Martiale*, Juillet 1904).

Ces vieillards avaient donc, à un moment de leur vie, souffert d'affections tuberculeuses plus ou moins sérieuses, mais dont ils étaient guéris.

M. Brouardel a fait, depuis, des recherches sur des sujets âgés de plus de *trente ans*, apportés à la Morgue et dont le décès provenait d'accidents ou de suicides, et il est arrivé à des conclusions identiques.

Chez 50 0/0 d'entre eux, il a trouvé des lésions tuberculeuses en voie de régression.

M. Letulle, à l'hôpital St-Antoine, est arrivé à des conclusions pareilles.

Ainsi, la proportion des individus étudiés chez lesquels les docteurs ci-dessus trouvèrent la maladie installée et guérie dépassait notablement la proportion centésimale des morts par Tuberculose. Donc, le bacille ne tue pas sûrement tous ceux qu'il contamine.

Enfin, tout récemment, dans cet ordre d'études, des recherches plus précises ont été faites. Au lieu de se contenter d'observer les lésions visibles à l'œil nu, c'est-à-dire déjà anciennes et avancées, on a fait l'examen microscopique des tissus, c'est-à-dire qu'on a recherché les bacilles fraîchement installés, avant qu'ils n'aient amené des désordres visibles.

Le chiffre des Tuberculeux s'est alors trouvé considérablement augmenté ; il s'est élevé à 97 et 98 0/0. Si on songe que toute erreur d'observation diminue le nombre de ceux qui sont jugés indemnes, on peut conclure, en tenant compte de la difficulté de l'étude, que si on eût

bien cherché, on aurait trouvé des bacilles chez tous.

« *Nous sommes donc tous en possession du bacille, mais nous ne sommes pas tous Tuberculeux ; de même qu'un grand nombre d'entre nous portent dans leur arrière-gorge le bacille diphtéritique sans avoir la diphtérie.* (1). »

Le développement et la fréquence de la Tuberculose sont surtout réglés par les conditions sociales, professionnelles et hygiéniques. Elle prédomine là où il y a agglomération d'un nombre considérable d'habitants ; elle est proportionnelle à la densité et à la situation économique de la population.

La misère est le plus actif facteur du développement de la tuberculose.

Les statistiques, sur la propagation de la Tuberculose, nous montrent bien l'influence de la pauvreté et de l'inobservation forcée des règles de l'hygiène.

« *Ainsi, à Paris, le VIII*[e] *Arr. (Elysée) ne compte que* **onze** *décès annuels dûs à la Tuberculose, par 10.000 habitants, tandis qu'il s'élève à* **cent quatre** *au quartier de Plaisance.* (2). »

A Genève, Marc d'Epine ; à Londres, Drysdale, ont constaté des différences semblables entre les classes riches et les classes pauvres.

(1) Docteur Duclaux *(Hygiène Sociale).*
(2) Docteur Duclaux *(Hygiène Sociale).*

Comment expliquer cette fréquence plus grande de la maladie dans la classe pauvre, puisque la Tuberculose est contagieuse et que nous vivons tous en contact journalier avec ses germes ?

C'est que ici, comme pour les autres maladies, en général, le microbe n'est pas tout, et il lui faut un terrain propice à son développement, faute de quoi il sera annihilé détruit par l'organisme lui-même.

« *L'organisme est doué de la propriété de réagir contre le milieu extérieur et de se défendre.*

« *C'est la lutte pour la vie. Un corps étranger, vivant ou mort, vient-il à pénétrer dans notre organisme , celui-ci met tout en œuvre pour s'en débarrasser, soit par élimination, soit par enkystement, soit par phagocytose. Si le bacille parvient à franchir les endroits épithéliaux, il sera mangé par les leucocytes.*

« *Mais que, par une cause quelconque, l'organisme soit affaibli, les leucocytes paresseux, les bacilles de Koch, très nombreux, et aussitôt ceux-ci s'introduisent dans la place. Le sujet deviendra tuberculeux (1).* »

Par conséquent, si l'organisme est anémié, il est toujours vaincu par la Tuberculose, tandis que s'il reste vigoureux, tous les germes de contagion seront éliminés.

Les conditions qui permettent l'implantation de la Tuberculose dans nos organes sont donc

(1) D[r] Ch. Vidal *(La Médication martiale*, juillet 1904.)

toujours déterminées par des causes d'affaiblissement général provoqué par le surmenage, le manque de nourriture, l'alcoolisme et les excès de toutes sortes.

« *Pour que l'organisme conserve sa vigueur, il faut que l'harmonie la plus grande règne entre les divers systèmes d'organes, il faut que les pertes organiques soient compensées par une nourriture abondante et saine, il faut que l'oxygénation du sang soit active, il faut vivre à la lumière solaire.*

« *Alors plus de danger que le bacille puisse vivre d'abord et se multiplier ensuite sur ce terrain. Il a trop d'ennemis.*

« *Mais ceci est surtout une question médico-sociale.*

« *Donnez à l'ouvrier un salaire suffisant, pour qu'il puisse se procurer une nourriture abondante et saine. Procurez-lui des maisons aérées. ensoleillées, ayant un petit jardin. Enseignez-lui à préférer une bonne soupe agrémentée d'un bout de viande, à l'alcool qui affaiblit et à l'absinthe qui tue, et alors la Tuberculose sera bien près d'être vaincue* (1). »

Donc, si les travailleurs sont particulièrement frappés par la Tuberculose, c'est parce qu'ils ne peuvent satisfaire à leurs besoins réels, besoins pouvant se ranger sous ces titres :

1° Alimentation abondante et saine ;

2° Vêtements ;

(1) Docteur Ch. Vidal (*La Médication Martiale*, juillet 1904).

3° Habitation aérée ;

4° Chauffage.

C'est parce que les travailleurs sont miséreux et qu'ils ne peuvent satisfaire à ces besoins, qu'ils sont en état de débilité, de faiblesse constitutionnelle et sont, de ce fait, une proie facile pour la Tuberculose.

Que devient donc, en présence de ces constatations, la thèse de nos grands économistes bourgeois, qui affirment qu'il n'y a pas de classes distinctes dans la société, que tous les citoyens sont égaux ?.

Les statistiques sur la Tuberculose viennent leur infliger un violent démenti, et démontrent, par des chiffres significatifs, qu'il existe deux classes : l'une, composée d'hommes qui produisent tout ce qui est utile, et qui sont privés du strict nécessaire à leur existence, les travailleurs ; l'autre, composée de tous les exploiteurs, de tous les parasites, qui ne produisent rien et qui regorgent de tout.

Les premiers, s'ils sont atteints par la tuberculose, c'est que leur organisme est anémié ; c'est qu'ils n'ont pas les moyens de récupérer les forces qu'ils dépensent tous les jours pour l'accomplissement de leur travail.

Si au contraire, les bourgeois ont quelques-uns des leurs fauchés par la Tuberculose, c'est surtout à leur dépravation, à leurs excès (non de travail, mais d'alcool) et à leurs vices de toutes sortes qu'ils le doivent.

L'alcoolisme, en effet, est un puissant facteur pour la propagation de la tuberculose, « *l'homme*

le plus vigoureux devenu alcoolique est sans résistance devant elle (1). »

Certes, autant que quiconque, nous déplorons les ravages que fait l'alcoolisme parmi le monde ouvrier.

Mais si les bourgeois boivent de l'alcool avec excès, par habitude, par vice, ils obligent les ouvriers, par le dur et long labeur qu'ils leur imposent, à en faire de même, pour se procurer la force passagère qui leur permettra de résister et d'accomplir leur travail.

Nous n'insisterons pas davantage sur les différentes causes qui rendent les travailleurs plus vulnérables, plus accessibles à la pénétration et au développement de la Tuberculose.

On ne sait pas très exactement le chiffre des victimes que fait la Tuberculose tous les ans.

Cette ignorance est dûe à diverses causes. En effet, les familles, par un incompréhensible préjugé, considèrent trop cette maladie comme celles qualifiées de « honteuses ».

Puis, aussi, beaucoup de morts, inscrits au compte de la bronchite, de la pneumonie, de la pleurésie, sont dues à la Tuberculose.

En ne comptant que celles qui sont attribuées sur les registres de l'état-civil à la Tuberculose des poumons, des méninges, du péritoine et autres organes, et à la Tuberculose généralisée, on n'a donc que des chiffres inférieurs à la réalité, et qui, simplifiés pour pouvoir rester facilement dans la mémoire, oscillent autour du

(1) Professeur Brouardel *(Annales d'hygiène publique et de Médecine légale*, août 1901).

chiffre de ***trois cent trente-trois*** morts tuberculeuses pour ***cent mille*** habitants.

Ainsi une ville de cent mille habitants, ***enterre tous les jours un tuberculeux.***

« Ce chiffre correspond à *mille* victimes pour *trois cent mille* habitants, et à *cent mille* pour un pays de *trente millions* d'âmes.

En France, où la mortalité est un peu supérieure à ce chiffre moyen, il y a de ***cent quarante mille*** *à* ***cent cinquante mille*** *morts par tuberculose tous les ans, c'est-à-dire que si cette mortalité se concentrait sur une seule ville, ce serait des villes comme Toulouse, des départements comme le Gard, le Morbihan, la Saône-et-Loire qui, en un an, seraient vidés de toute leur population (1).* »

A Paris, la Tuberculose fait annuellement de *quinze* à *vingt mille* victimes ; si les journaux annnonçaient aujourd'hui que, pendant la semaine qui vient de s'écouler, le choléra, ou la peste, a emporté plus de *trois cents* personnes, la terreur se répandrait partout.

Or, les statistiques municipales accusent régulièrement pour Paris ces *trois cents* morts par tuberculose et nul ne s'en effraye.

On a bien organisé des sociétés de toutes sortes pour la création de sanatoriums pour combattre la Tuberculose en donnant des soins à ceux qui en sont atteints.

Mais toutes ces initiatives sont vouées à l'impuissance, parce qu'elles pèchent par la

Dr Duclaux (*Hygiène sociale).*

base, en voulant combattre les effets sans supprimer les causes qui engendrent la maladie.

Il est scientifiquement démontré que la Tuberculose ne s'attaque pas à un être sain et robuste, dont les organes suffisent à détruire le bacille tuberculeux, et qu'elle n'atteint que ceux dont les organes sont anémiés, qu'elle n'atteint que ceux qui sont miséreux, parce qu'ils ne peuvent satisfaire à leurs besoins. Donc, il semble naturel qu'en présence de ces constatations, les efforts de tous soient dirigés contre les causes de la misère.

A quoi bon soigner et guérir un phtisique pour le rejeter ensuite dans le milieu de misère et de contagion et le donner de nouveau en pâture à la Tuberculose ?

A quoi bon demander à l'initiative des travailleurs la création de sanatoriums, alors qu'ils n'ont pas les ressources nécessaires pour suffire à leur alimentation quotidienne ?

N'est-il pas plus utile de concentrer tous les efforts et de les diriger contre les causes du mal, au lieu de s'obstiner à combattre exclusivement le mal et d'en laisser subsister les causes ?

La Tuberculose étant la conséquence de la misère, n'est-il pas logique, pour la supprimer, de s'attaquer à l'ordre social actuel, puisque c'est lui qui engendre la misère ?

Mais en plaçant la question sur ce terrain, nous savons que nous n'avons pas à compter sur la philanthropie, ni sur la charité bourgeoise, qui ne peuvent nous suivre dans cette

voie, parce qu'elle est contraire aux intérêts capitalistes.

Les travailleurs ne doivent compter que sur eux-mêmes pour améliorer leur sort, et le seul moyen qu'ils ont pour lutter efficacement contre la misère, contre tous les maux et par conséquent contre la Tuberculose, c'est d'adhérer à leur syndicat professionnel respectif.

Le syndicat a en effet pour mission de combattre toutes les causes de la Tuberculose. Tous les jours il lutte contre le chômage, pour l'augmentation des salaires et la diminution des heures de travail ; pour l'application des mesures d'hygiène dans les ateliers et contre tous les abus, toutes les injustices dont souffrent les travailleurs.

Par la suppression du chômage, le syndicat tend à assurer régulièrement de l'ouvrage à tous les travailleurs.

Par l'augmentation des salaires, il tend à élever les forces de consommation et à assurer à tous les travailleurs les moyens de satisfaire à leurs besoins.

Par la diminution des heures de travail, il tend à supprimer le surmenage et à assurer à tous le repos et le loisir auquel ils ont droit.

Par l'observation des mesures d'hygiène dans les ateliers, il tend à arracher les travailleurs du milieu de contagion dans lequel ils accomplissent leur labeur journalier.

En un mot le syndicat a pour mission de lutter contre toutes les forces d'oppression et

d'exploitation, pour conquérir plus de bien-être pour les travailleurs, en attendant qu'il accomplisse l'œuvre d'expropriation capitaliste et de réorganisation sociale.

Par conséquent le groupement syndical est l'arme par excellence pour combattre la Tuberculose, parce que seul il s'attaque franchement et sans réserves à la cause de la misère, qui est l'exploitation capitaliste.

Voilà la conclusion que ne peuvent apporter les hommes de science, parce qu'ils n'ont pas qualité pour cela, mais qui découle de leurs constatations et de leurs statistiques.

La Tuberculose est le mal de misère et par conséquent, supprimer la misère c'est supprimer la Tuberculose.

Si nous faisions l'analyse des causes de presque toutes les maladies qui affligent l'humanité, nous arriverions aux mêmes constatations, aux mêmes conclusions que pour la Tuberculose.

Quel plus effroyable réquisitoire contre la société capitaliste que ces statistiques et ces constatations, faites par des savants attachés à ses institutions médicales !

Ce réquisitoire ne devrait-il pas être suffisant pour inciter tous les travailleurs à entrer dans leur groupement syndical, pour se défendre contre la situation miséreuse dans laquelle ils végètent, et contre les dangers que leur fait courir leur pitoyable situation économique.

Ne devrait-il pas être suffisant pour provoquer l'indignation unanime de tous les gens de cœur ?

Et cependant un grand nombre de travailleurs méconnaissent l'utilité de l'organisation syndicale, se soumettent passivement à l'exploitation capitaliste et souvent se font les agents de leurs exploiteurs en constituant des syndicats jaunes et en manœuvrant pour jeter le discrédit sur les syndicats rouges.

Les travailleurs qui agissent ainsi ont-ils conscience du rôle néfaste qu'ils jouent ?

Ont-ils conscience du crime dont ils se rendent complices en trahissant leur propre cause, en sacrifiant leurs intérêts ?

Nous ne le croyons pas, ils sont eux-mêmes victimes de l'éducation bourgeoise qu'ils ont reçue dès leur plus tendre enfance ; et il suffit qu'on évoque à leur esprit le grand mot de « patrie » contre l'internationalisme des syndicats rouges, qu'on excite en eux l'esprit de propriété, contre nos tendances communistes, qu'on éveille en eux l'esprit d'entente entre le capital et le travail, contre notre action basée sur la lutte de classe, pour qu'immédiatement ils se livrent au patronat et fassent cause commune avec lui contre leurs camarades de travail.

Il suffit qu'on excite en eux le chauvinisme et tous les préjugés dont ils sont largement saturés pour les rendre capables de commettre toutes les lâchetés, toutes les folies.

Le patronat accepte, le cœur léger, la responsabilité du crime social que, journellement, il perpétue par la forme d'exploitation capitaliste.

Toute sentimentalité est, chez lui, étouffée par le milieu d'exploitation où il vit, et il n'a qu'un souci : grossir ses revenus, même au prix du sacrifice d'un nombre considérable de vies humaines, car le marché du travail regorge de bras inoccupés et il ne craint pas la pénurie d'ouvriers.

Le patronat est logique · il se place nettement sur le terrain de classe et ne tient aucun compte de la mortalité qu'il provoque par les salaires dérisoires qu'il accorde aux travailleurs et par la misère qu'il sème partout.

Il est indispensable que les travailleurs imitent le patronat, qu'ils donnent à leur action le même caractère, qu'ils se débarrassent du sentimentalisme outrancier qui trop souvent entrave leurs mouvements.

La forme d'exploitation capitaliste a fait de la Société un lieu de misère et de mort, et pour transformer cette Société, pour la rendre plus harmonique, pour conquérir pour tous les travailleurs le bien-être, on ne doit pas hésiter à faire tous les sacrifices nécessaires, à frapper avec les moyens qui sont en notre pouvoir, sans tenir compte de la légalité.

Est-il possible, pour aboutir à des résultats sérieux, de baser notre action sur le respect des lois, puisque ces lois sont faites par les représentants de la classe capitaliste, contre les travailleurs ?

Est-il possible, sans jouer le rôle de dupes, de ne nous servir, pour combattre nos adversaires, que des armes qu'ils voudront bien mettre à notre disposition ?

Nos gouvernants ne sont pas ignorants de la misère intense qui règne dans la société, et ils ne consentiront à l'atténuer que quand ils y seront acculés par l'action révolutionnaire des organisations syndicales.

C'est dans le but d'exercer cette action que les travailleurs doivent adhérer à leur syndicat ; car n'est-il pas nécessaire qu'ils consacrent toute leur énergie pour se défendre contre la misère, plutôt que de se laisser lâchement assassiner ?

Mais si les ouvriers doivent se syndiquer pour la défense de leurs intérêts, les syndicats, à leur tour, ont pour devoir d'entrer dans les cadres de l'organisation centrale du prolétariat, car en restant isolés, ils commettent la même faute que les travailleurs qui restent en dehors de l'organisation syndicale.

S'il est indispensable pour l'ouvrier d'être syndiqué, il est également indispensable pour le syndicat d'être adhérent à sa Fédération nationale de métier ou d'industrie et à sa Bourse du Travail ou Union locale.

Il est indispensable que chacun apporte son appoint à l'organisme central, qui est la Confédération Générale du Travail, afin de lui donner la force nécessaire pour qu'elle puisse exercer une action efficace contre toutes les forces d'oppression.

Le travailleur qui n'est pas syndiqué est im-

puissant à défendre ses intérêts contre le patronat, de même que le syndicat isolé ne peut avoir la force nécessaire pour conquérir des améliorations sociales.

Par conséquent, ouvrier non syndiqué et syndicat non confédéré commettent la même faute, et, qu'ils le veuillent ou non, ils se rendent complices de l'exploitation capitaliste, sont responsables de la misère que nous subissons et, par conséquent, des ravages que fait la Tuberculose.

Entre toutes les formes d'organisation, l'organisation syndicale est la meilleure, parce qu'elle groupe tous les travailleurs, quelle que soit leur conception philosophique ou politique, ou religieuse, sans distinction de sexe ni de nationalité.

L'organisation syndicale est la meilleure, parce qu'elle répond à tous les besoins, à toutes les aspirations et qu'elle se suffit pour accomplir toutes les besognes.

L'organisation syndicale est la meilleure, parce qu'elle est seule capable de lutter efficacement contre la Tuberculose, car seule son action tend à supprimer la misère, et à donner à chaque être humain la possibilité de satisfaire à tous ses besoins.

Raymond DUBÉROS.

La Cootypographie, Société Ouvr. d'Imprimerie
100, rue de la République, Puteaux. — 8322
Téléphone 105.

END OF
TITLE